

EN CONFIDENCE

MIRBEAU VU PAR LOUIS PERGAUD

Louis Pergaud fut invité le 30 janvier 1911 au repas organisé en son honneur par l'Académie Goncourt qui lui avait décerné son prix au troisième tour de scrutin, le 8 décembre précédent^[i]. Pergaud, vers minuit, prit le métro du retour en compagnie de Rosny aîné et de Lucien Descaves. L'auteur de *La Guerre du feu* lui conseilla alors de noter, de semaine en semaine, et même plus souvent, ses souvenirs. C'est ainsi que le père de *De Goupil à Margot*^[ii] commença un journal intime le mercredi 15 février 1911. Dans la dizaine de pages de ce cahier^[iii], qui s'arrêta le lundi 25 mars 1911, Louis Pergaud évoque notamment, au milieu de notes personnelles, une conversation confidentielle qu'il eut avec Octave Mirbeau (les lignes en gras sont inédites).

« J'ai revu tous mes électeurs : Descaves d'abord qui m'avait, le soir même du prix, annoncé la nouvelle dans le hall du Journal où il m'avait donné rendez-vous — toujours alerte et ingambe. Nous sommes allés ensemble voir Vallette^[iv] ; c'est lui qui fulmine le plus contre l'article de Massis^[v] qui, après avoir annoncé à Vallette un bon article, écrit en première page de Paris-Journal le plus idiot éreintage qu'on puisse rêver. Les Débats^[vi] et Le Figaro^[vii] ragent poliment, eux. L'Action française est correcte^[viii] !

Hennique, lui aussi, est heureux. Il m'a soutenu avec énergie. C'est le seul qui ait voté pour moi au premier tour, Descaves, pour faire plaisir à Mirbeau, ayant donné sa voix à Marguerite Audoux. Échange de bons procédés.

Mirbeau a tenu sa parole : il a voté pour moi, comme il me l'a promis^[ix]. Il est cordial, chaleureux et triste pourtant. Marguerite Audoux lui tient au cœur. Il l'eût voulue lauréate des Goncourt et non de La Vie heureuse. — “Marguerite, c'est le génie. Elle fait de la vie. La Vie : voilà. La Vie avec un grand V. Faites de la Vie, ce sera bien. L'Académie Goncourt, vous savez, Pergaud, entre nous, pas intéressant, m'avait-il dit la première fois. Ils ont écarté Charles-Louis Philippe ; ils ont écarté Marguerite Audoux ! Ils ont toujours donné le prix à des médiocres, et c'est pour cela que vous risquez bien, mon pauvre ami, de ne pas l'avoir. Ils vous préféreront le livre de Rounnel, Nono^[x] : un bouquin idiot : paysans de théâtre, d'Opéra-Comique ! Je les connais, moi, les paysans ! Je vais tous les ans en Bourgogne chez mon ami le docteur X...^[xi] Pas ça du tout, vous savez ! Rien... pas de Vie.” »

À ce moment, Pergaud intervient : **« Pourtant il a beaucoup de chances, il est patronné par Paul Marguerite. »** Et Mirbeau de lui répondre : **« Ah ! Paul Marguerite ! M'étonne pas ! Un idiot, Marguerite, un con ; le type le plus bête qu'on puisse rêver. »** Pergaud poursuit ses notes : **« Et le maître continue. Il a voté pour moi. »**

Plus tard, Descaves lui expliquera comment s'est déroulée cette scène, et Pergaud rapporte ses paroles : **« Moi, dit Mirbeau en regardant fixement Marguerite, je vote pour Pergaud, parce que j'aime son livre, mais surtout pour que ce sale bouquin de Rounnel n'ait pas le prix. » Les autres étaient tout de même un peu gênés. Mirbeau est toujours l'enfant terrible. »**

Pergaud poursuit ses notes : **« Au banquet de l'Académie Goncourt, j'étais entre Mirbeau et Rosny aîné... Mirbeau était un peu affalé. D'habitude, me dit Bourges, il emplit la séance de ses anecdotes pimentées et savoureuses, et Daudet aussi est très loquace. Mais Poincaré^[xii] réfrénait**

de sa présence la verve de Daudet et Mirbeau ne nous lança vraiment qu'une histoire amusante. "Oui, j'ai connu **Bourget** au temps où il était professeur dans je ne sais quelle boîte autour des Champs-Élysées. **Bourget**, à ce moment-là, était athée. Il recueillait alors les larmes des belles madames juives dans des mouchoirs qu'il conservait chez lui et montrait à tout venant. Je les ai vus, moi, et avec une discrétion charmante, il inscrivait sur les mouchoirs les noms et prénoms de ces dames. Oui, c'était bien drôle. Quelle délicatesse !" La soirée s'achève en parlotes amicales.

Je retourne voir Descaves le dimanche suivant. "Tenez, me dit-il, je vais vous montrer encore un éreintage. C'est un nommé Billy[xiii], et ça ne m'étonne qu'à moitié car le bonhomme en question, il y a deux ans, avait présenté un livre à nos suffrages, et personne n'a pu le lire jusqu'au bout. Alors il trouve naturellement que l'Académie Goncourt a une mauvaise presse". J'y lis les rosseries coutumières qui se terminent ainsi : "M.Pergaud écrit avec un manche à balai." – Eh bien, maître, je lui casserai ma plume sur le dos, ai-je répondu. Et nous avons ri tous deux. Je vous montre cela, me dit-il, pour que vous sachiez à quoi vous en tenir avec celui-là, car un jour ou l'autre, il pourra bien venir vous flagorner. J'en ai vu pas mal comme cela, et je ne les ai jamais manqués ! Vous savez que Marguerite Audoux a déjà placé 25 000 francs. C'est heureux pour elle car je ne sais vraiment pas ce qu'elle pourra gagner avec son second livre[xiv] !"»

Et plus loin : « J'ai vu Descaves l'autre dimanche. On a parlé des manifestations contre Bernstein après l'interdiction de *Après moi*[xv]. "Il y a cinq ans, m'a-t-il dit, que Mirbeau et moi avons dit pour la première fois à Daudet de faire une campagne contre le théâtre juif[xvi]. Ils ont toutes les scènes à eux. Inutile, quand on n'a pas le bout coupé, d'essayer de faire jouer une pièce. Ainsi moi, Descaves, il m'est impossible de faire jouer un acte au Grand Guignol. Je ne suis pas antisémite pour un sou[xvii], mais réellement cette campagne s'impose. Au Journal, tout le monde pense comme cela, sauf le secrétaire de rédaction[xviii]. Pourquoi ? Parce que Le Matin a marché contre Bernstein ! Du moment qu'il marche contre, Le Journal marche pour [xix]." »

L'année suivante, dans son deuxième livre, *La Revanche du Corbeau*, Louis Pergaud tint à remercier les jurés Goncourt, qui lui avaient permis d'être lauréat en 1910, en leur dédiant à chacun une de ses nouvelles histoires de bêtes. C'est ainsi qu'Octave Mirbeau se vit attribuer « L'exécution du traître », un récit en dix paragraphes, dans lequel Grimpemal le putois, Manteauroux la belette, Fuseline la fouine et Mustelle la martre s'associent pour exécuter le furet Jaunissard, ce traître qui travaille pour les hommes en leur livrant les lièvres Longues-Oreilles.

Les échanges entre les deux écrivains semblent ne pas avoir connu de suite. Mais, en 1913, alors qu'il travaillait à son *Roman de Miraut, histoire d'un chien de chasse*, Pergaud apprit la publication prochaine de *Dingo*, le livre de Mirbeau. Le jeune auteur en fut très contrarié et perturbé dans la rédaction de son roman, car il craignait voir des confrères malveillants l'accuser de plagiat. Cette inquiétude dura jusqu'à ce que Pergaud ait lu le livre du maître. Alors il retrouva sa sérénité car il constata avec grand plaisir que son Miraut ne ressemblait en rien au chien australien, farouche, féroce et sanguinaire qu'était Dingo. Et lorsque le livre parut, en novembre 1913, son succès fut immédiat et laissa présager des œuvres grandioses pour les années à venir. Hélas ! La première guerre mondiale devait se charger de faucher ce jeune talent (33 ans) et de l'enfouir, anonyme, dans la terre boueuse de la Woëvre, à l'est de Verdun.

Bernard PICCOLI

Les Amis de Louis Pergaud

[i] Pergaud (*De Goupil à Margot*) l'emporta par six voix contre quatre à Gaston Roupnel (*Nono*). Votèrent pour lui : Lucien Descaves, J.-H. Rosny aîné, Octave Mirbeau, Léon Hennique, Judith Gautier – qui a succédé à Jules Renard – et Élémer Bourges. Pour sa part, Roupnel a obtenu les voix de Léon Daudet, Gustave Geffroy, Paul Margueritte et Rosny jeune.

[ii] *De Goupil à Margot* devait s'intituler selon Pergaud *Histoires de bêtes*. Mais Vallette, le directeur du *Mercure de France*, proposa un titre, selon lui, plus accrocheur. *Goupil* est l'animal dont la tragique aventure est la première nouvelle du livre, et *Margot* celui dont la fin tragique termine l'ouvrage. Les huit nouvelles rassemblées dans ce livre n'étaient pas inédites puisque toutes avaient été publiées séparément dans diverses revues en 1909 et 1910. C'est devant le succès obtenu dans le *Mercure* par les histoires de Goupil (octobre 1909) et de Margot (juin 1910) qu'Alfred Vallette incita Pergaud à en réunir plusieurs afin d'en réaliser un livre promis au ... glorieux avenir que l'on sait.

[iii] Ce cahier a été déposé à la Bibliothèque Jacques Doucet, à Paris. Des extraits en ont été publiés dans le *Mercure de France* du 1^{er} décembre 1946, et, dernièrement, dans *Les amis de Louis Pergaud*, n° 39, juillet 2003, pp. 33-36.

[iv] Alfred Vallette (1858-1935) a dirigé le *Mercure de France* depuis sa fondation, en 1889, jusqu'à sa mort.

[v] Article paru dans *Paris-Journal* le 9 décembre 1910. Henri Massis, de l'Action française, y jugeait notamment que le volume de Pergaud n'est ni « *une œuvre d'art* », ni « *un livre de qualité littéraire* ».

[vi] Allusion à l'article anonyme paru le 10 décembre 1910 dans le *Journal des débats*. Le style du livre de Pergaud y était jugé inégal et la « *fantaisie* » de l'histoire de Goupil « *un peu artificielle* ». Mais, ajoutait le critique, « *ce qui est plus important et plus émouvant, c'est le sens, la vie, le courage, l'instinct parfois trop spirituellement inventif, qui se manifestent dans cette histoire* ».

[vii] Dans *Le Figaro* du 9 décembre 1910, Louis Chevreuse appréciait chez Pergaud l'« *observation patiente* » et « *une connaissance remarquable de ce que Théophile Gautier appelait "la nature chez elle"* », mais trouvait que son livre faisait un peu trop « *enseignement primaire* », cependant que celui de Roupnel faisait « *enseignement secondaire* »...

[viii] Article non signé, paru le 9 décembre dans *L'Action française*.

[ix] En fait, Mirbeau l'avait surtout promis à Lucien Descaves, qui soutenait vivement la candidature de Louis Pergaud.

[x] Gaston Roupnel (1871-1946), Franc-Comtois d'origine, fut professeur agrégé de littérature dans plusieurs lycées avant de s'installer à Dijon. Son livre, *Nono*, raconte l'histoire d'un paysan bourguignon qui découvre l'infidélité de sa femme, ce qui le pousse peu à peu dans l'alcoolisme et le malheur. Sa passion pour la Bourgogne lui vaudra la chaire d'histoire bourguignonne à la faculté des lettres de Dijon en 1916. Si Roupnel accepta élégamment sa défaite au Goncourt, il n'en fut pas de même de ses supporters, qui éreintèrent Pergaud.

[xi] Bien que Pergaud n'ait pas noté son nom, la précision « *en Bourgogne* » permet de deviner qu'il s'agit du célèbre professeur Albert Robin, médecin traitant de Mirbeau, qui possédait une maison près de Dijon. Le romancier lui dédiera *Dingo* en 1913. Mirbeau a notamment séjourné chez lui du 7 au 14 septembre 1909.

[xii] Raymond Poincaré (1860-1934), qui sera élu président de la République deux ans plus tard, avait été l'avocat de la nouvelle académie Goncourt contre les héritiers d'Edmond de Goncourt, au cours d'un long procès de plus de trois ans, qui ne s'est achevé, en faveur des académiciens Goncourt, qu'en mars 1900. C'est à ce titre qu'il lui arrivait d'être invité aux dîners des Goncourt.

[xiii] André Billy (1882-1971) collabore alors à *Paris-Midi*. Il a déjà à son actif un roman, *Benoni* (1907), auquel Descaves fait ici allusion. Essayiste prolifique, il sera élu à l'Académie Goncourt sous l'occupation nazie, en 1943. Quand des extraits du journal de Pergaud ont paru, en 1946, dans le *Mercure de France*, auquel collaborait Billy, la mention de son nom a été prudemment supprimée.

[xiv] Ce second livre, *L'Atelier de Marie-Claire*, ne paraîtra qu'en 1920. Ce ne sera qu'un demi-succès, en comparaison de *Marie-Claire*, mais, selon Bernard Garreau, son tirage sera tout de même de 30 000 exemplaires, ce qui est beaucoup.

[xv] La représentation de cette pièce d'Henry Bernstein à la Comédie-Française venait de donner lieu à des manifestations antisémites orchestrées par l'Action Française et Léon Daudet. Une pétition a circulé pour protester contre ces émeutes. Philippe Baron, que nous remercions vivement, nous apporte les précisions suivantes : « Le sujet d'*Après moi*, banal à cette époque, est l'adultère. Si la pièce avait été écrite par un autre auteur, elle ne soulèverait aucune difficulté. Mais il se trouve que Bernstein, qui est israélite, a déserté en 1899 pendant son service militaire et s'est installé à Bruxelles. Il a alors écrit au journaliste Urbain Gohier une lettre dans laquelle il se vante de son geste et traite ses chefs de faussaires et de maîtres-chanteurs. Amnistié en 1901, il revient en France et entame une brillante carrière d'auteur dramatique. *L'Action Française*, qui est antisémite, connaît naturellement l'histoire. Elle n'intervient pas tant que Bernstein se contente de remporter des succès sur les boulevards. Mais elle se mobilise pour *Après moi*. Elle prétend en effet que, puisque la Comédie-Française est un théâtre d'Etat, le choix de certaines pièces engage le gouvernement. Laisser jouer *Après moi* revient, d'après elle, à cautionner la désertion. Le patriotisme sert visiblement d'alibi à l'antisémitisme. Le 16 février 1911, un journal antisémite, *L'Oeuvre*, de Gustave Téry, publie la lettre de Bernstein à Urbain Gohier et ajoute ce commentaire : "*Les juifs célèbrent au Théâtre-Français l'apothéose du juif déserteur Bernstein.*" La répétition générale se déroule normalement le 18 février. Julia Bartet, dans le rôle de la femme adultère, et Le Bargy, dans celui du mari, sont excellents. Le 20 février, les Camelots du Roy manifestent devant la Comédie-Française. Dans la salle, Maurice Pujo, Charles Maurras et Léon Daudet fomentent des incidents. On chante des refrains antisémites. Les manifestations continuent soir après soir et rassemblent des milliers de personnes devant la Comédie-Française. La police procède à des arrestations. Le préfet de police, Lépine, vient sur les lieux. Le 22 février, Bernstein publie dans *Le Matin* une lettre dans laquelle il déclare regretter son geste et se traite de "*jeune fou*". *L'Oeuvre* continue sa campagne et publie des libelles aux titres éloquentes : "*Le juif, voilà l'ennemi*", "*Joueur, fraudeur, escroc, déserteur, le juif Bernstein est complet*". La lettre de Bernstein au *Matin* produit un excellent effet. Des hommes de théâtre, des hommes de lettres et des musiciens publient un manifeste dans lequel ils protestent contre l'atteinte portée à la liberté de la représentation. Il a un grand succès et les signataires se multiplient. On relève parmi eux Antoine, le découvreur de Bernstein, Firmin Gémier, Paul Hervieu, Edmond Rostand, Debussy, Henri Lenormand, Jules Massenet. Là-dessus le cabinet Aristide Briand tombe le 27 février et un nouveau président du conseil, Monis, entre en fonction le 2 mars. Pour apaiser les esprits, il demande à Jules Claretie, administrateur général de la Comédie-Française, d'intervenir auprès de Bernstein pour qu'il retire sa pièce. Celui-ci accepte. Des membres de l'Action française passent en justice et s'en tirent avec un peu de prison et des amendes. *L'Action française* fait poser une affiche adressée "*à tous les patriotes*" : "*Votre constance, y lit-on, a triomphé. Le déserteur juif Bernstein a dû retirer sa pièce du Théâtre-Français.*". Bernstein a cependant gagné devant l'opinion. En juillet, il se bat successivement en duel avec Téry, Léon Daudet et Pujo. Ces rencontres se terminent sans blessure grave. »

[xvi] En 1883, dans le n° 16 de ses fameuses *Grimaces*, dont l'antisémitisme probablement obligé (Mirbeau travaille alors pour le patron de Paribas, Edmond Joubert) lui a inspiré deux *mea culpa*, le 14 janvier 1885 dans *La France* et le 15 novembre 1898 dans *L'Aurore*, Mirbeau avait fait paraître, le 3 novembre, un odieux article intitulé « Le Théâtre juif », où il accusait des mercantis juifs d'avoir accaparé le théâtre, d'en avoir fait une industrie et de l'avoir « *abaissé jusqu'au niveau de leurs comptoirs* » (p. 780). Il y citait en particulier les noms de Dennery, Dumas fils [sic],

Ludovic Halévy, Albert Millaud, William Busnach, Blum et Toché, Albert Wolff, Abraham Dreyfus et Victor Koning. Qu'il parle de nouveau de « *théâtre juif* » vingt-huit ans plus tard, en 1911, après avoir ardemment combattu l'antisémitisme pendant l'Affaire, est évidemment beaucoup plus surprenant. On peut naturellement mettre en doute l'exactitude des termes cités oralement par Descaves et notés par Pergaud ; on peut aussi faire la part de la provocation habituelle chez lui. Reste qu'il est tout à fait plausible que l'ascension apparemment irrésistible d'Henry Bernstein, en qui il ne voyait qu'un requin de la scène, ait pu l'amener à renouer avec un langage abandonné depuis près de trente ans. La précision donnée par Descaves, « *il y a cinq ans* », c'est-à-dire en 1906, pourrait renvoyer à l'époque où Bernstein avait prétexté une pseudo-maladie de Simone Le Bargy pour retirer sa nouvelle pièce, *Le Voleur*, à Franck, directeur du Gymnase, afin de la proposer à Lucien Guitry, qui venait d'accepter *Le Foyer* à la Renaissance, mais à condition que sa pièce passe avant celle de Mirbeau et soit interprétée par Mme Simone, subitement guérie... Insulté par Bernstein, qui le sommait de se taire, dans *Comoedia* du 26 octobre 1907, après un article paru le 25, « Le commissaire est sans pitié », où Mirbeau le mettait en cause, « *Monsieur Octave* » – comme l'appelait Bernstein, de façon à laisser entendre que le grand écrivain vivait aux crochets de sa femme... – refusa dédaigneusement de l'honorer d'un duel : « *Si ordurier que soit le ton de votre provocation, il ne pouvait ajouter au mépris que j'ai pour vous. Vos menaces me laissent aussi froid que votre talent. Je suis résolu à ne pas vous offrir l'occasion d'une réclame de plus* » (*ibidem*). Son mépris pour Bernstein et sa rancune envers lui pourraient donc à la rigueur expliquer l'emploi d'une formule telle que « *théâtre juif* », mais il est de la plus haute invraisemblance que Mirbeau ait songé pour autant à demander quoi que ce soit, et particulièrement une campagne antisémite, à Léon Daudet. Rappelons que l'Action Française a mené une longue campagne contre *Le Foyer*, dont plusieurs représentations ont été perturbées, à Paris et en province, par des Camelots du Roy, et que, fin 1909, Mirbeau aurait envisagé, selon la police, de créer un nouveau journal dont l'objectif prioritaire devait être précisément de lutter contre l'Action française. (Note de Pierre Michel).

[xvii] Lucien Descaves a été dreyfusard et a collaboré un temps à *L'Aurore* pendant l'Affaire.

[xviii] Depuis le lancement du *Journal*, à l'automne 1892, le secrétaire de rédaction était Alexis Lauze.

[xix] Après sa rupture avec le patron du *Matin*, Bunau-Varilla, avec qui il a eu un retentissant procès en 1908, Charles Humbert, député depuis 1906, prend la direction du *Journal* en 1911 et lui donne une orientation de plus en plus nationaliste. Entre les deux quotidiens existe depuis plusieurs années une concurrence des plus vives : ainsi *Le Matin* qualifie-t-il son confrère de « *feuille pornographique* »...